

## **LA VILLE-CARREFOUR**

**EZOUA C. Thierry Armand**

Maître de Conférences (Département de Philosophie)

Université de Cocody Abidjan (Côte d'Ivoire)

### **RESUME**

La ville, en tant qu'espace géographique, est également ce lieu de rencontre de différentes communautés. Mais au-delà de cette cohabitation, la ville nous fait percevoir les différences culturelles comme des richesses pouvant s'interpénétrer. De cette façon, il faut dire qu'elle favorise le métissage des signes culturels, le brassage des populations et fait ainsi advenir l'universel. Cependant, le développement de la technoscience qui uniformise les modes de vie tend à produire un homme isolé des Autres et qui n'entretient avec eux que des relations issues des produits techniques. Il importe donc de veiller à ce que la ville concoure toujours à préserver le lien social qui donne à l'homme sa dimension d'être politique.

### **Mots clés**

Ville, Culture, Brassage, Communauté, Habiter, Universel.

La ville suggère, selon son étymologie latine *villa*, l'idée d'un établissement rural autarcique qui a souvent constitué le noyau des cités médiévales. Dans le langage commun d'aujourd'hui, la ville désigne le lieu ou le support statique d'une triple communication engageant l'échange des biens, d'informations et d'affects. Elle demeure conçue comme indissociable de ce que les Romains appelaient *urbs* pour désigner le territoire physique de la ville. Les villes, de ce point de vue, apparaissent comme de vastes espaces dans lesquels s'épandent roca-des, échangeurs, ronds-points, panneaux publicitaires, centres commerciaux, parkings, zones d'activité, lotissements...

Que la ville soit un objet éminemment culturel, cela ne fait guère de doute : elle se présente comme une agglomération de constructions artificielles, conçues par des architectes et des urbanistes. Elle témoigne de leur savoir-faire et apparaît de part en part fabriquée de mains d'homme. Mais suffit-il de construire des villes pour les rendre habitables ?

La définition même de la ville nous permet d'échapper au simple ensemble urbain : la ville c'est d'abord et avant tout les personnes qui l'habitent. Il faut donc distinguer la ville édifiée de la ville habitée au sens où Hölderlin entend le mot *habiter*<sup>1</sup>. Ainsi, le bon usage d'une ville suppose l'appropriation de sa grammaire par ses habitants, car habiter une ville est une question davantage éthique et politique que technique. L'âme d'une ville se loge dans la symbolique qu'elle tisse. Et ce que la ville tisse, ce sont les fils de l'universalité car la ville est un lieu de rencontres, un carrefour d'hommes et de cultures.

Montrer comment la ville – en tant que lieu de rencontre, en tant que « *carrefour* » – apparaît comme le lieu par excellence du brassage des cultures, telle est la finalité de ce texte.

Par son organisation, son urbanisme et le mode de vie de ses habitants, la ville témoigne d'une évolution de nos sociétés, car elle a connu des mutations aussi rapides que fondamentales. Dans ce cadre urbain changeant, la vie sociale se développe à des échelles nouvelles et variées : les voisins sont de plus en plus rarement des parents. De cette façon, l'exode rural avec la création de banlieues établies au pied de l'enceinte, ont donné à la ville un aspect radioconcentrique et les voies de communication dessinaient une armature à la ville.

Aujourd'hui, au XXI<sup>e</sup> siècle, de par le monde, nous assistons à la révolution la plus radicale concernant la ville et de manière plus générale le rapport de l'homme au lieu dans lequel il vit. Les villes sont, pour la plupart, divisées en quartiers : quartiers riches et pauvres, quartiers résidentiels et industriels, quartiers commerçants ou d'affaires... En effet, la structure des villes n'est pas homogène ; l'espace se différencie par ses fonctions administrative industrielle, résidentielle, commerciale, religieuse...

Une telle perception pourrait laisser croire que la ville est un agrégat de niches écologiques où chaque quartier constituerait une petite entité particulière de type *monadique*<sup>2</sup>. En effet, en donnant l'impression d'être ventilée en de multiples îlots, la ville présenterait finalement l'aspect d'un archipel. Or, sur le réseau maillé de ses avenues et ses ronds-points, une ville connecte places et immeubles où se concentrent

<sup>12</sup>- Hölderlin, cité par Martin Heidegger in *Approche de Hölderlin*, X, trad. C. Røels, (Paris, Gallimard, 1962), p. 113.

<sup>13</sup>- Horkheimer (Max). – *Eclipse de la Raison suivi de Raison et conservation de soi*, trad. Jacques Debouzy et Jacques Laizé, (Paris, Payot, 1974).

## BIBLIOGRAPHIE

Arendt (Hannah).– *Le système totalitaire*, trad. J.-L. Bourget, R. Davreu, P. Lévy, (Paris, Seuil, 1972).

Aristote.– *Physique, Tome I, IV*, texte établi et traduit par Henri Carteron, (Paris, Les Belles-Lettres, 1961).

Calvet (Louis Jean).– *Les voix dans la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, (Paris, Payot, 1994).

Diakitè (Sidiki).– *Technocratie et question africaine de développement*, (Abidjan, Strateca Diffusion, 1994).

Heidegger (Martin).– *Approche de Hölderlin*, trad. C. Røels, (Paris, Gallimard, 1962).

Horkheimer (Max). – *Eclipse de la Raison suivi de Raison et conservation de soi*, trad. Jacques Debouzy et Jacques Laizé, (Paris, Payot, 1974).

Kaczynski (Theodore).– *La société industrielle et son avenir*, (Paris, Encyclopédie des nuisances, 1998).

Paulin (Catherine).– *Multiculturalisme, multilinguisme et milieu urbain*, (Presses Universitaires de Franche-Comté, 2005).

Saint-Exupéry (Antoine De).– *Citadelle* (1948, posthume), *Œuvres*, (Paris, Gallimard, 1959).

Tocqueville (Alexis De).– *De la démocratie en Amérique*, Tome II, (Paris, GF, 1981).

## NOTES

- <sup>1</sup>- Nous reviendrons plus loin, dans nos développements, sur cette idée chère à Hölderlin et reprise par Heidegger.
- <sup>2</sup>- Cet adjectif, philosophiquement, se rapporte à l'individualité en tant qu'unité, totalité close. Chez Leibniz, la monade désigne une substance inétendue, imperméable à toute action du dehors, mais subissant des changements internes obéissant aux principes d'appétition et de perception et qui constitue l'élément dernier, le plus simple, des êtres et des choses.
- <sup>3</sup>- Calvet (Louis Jean).- *Les voix dans la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, (Paris, Payot, 1994). Cf. également Catherine Paulin, *Multiculturalisme, multilinguisme et milieu urbain*, (Presses Universitaires de Franche-Comté, 2005).
- <sup>4</sup>- Aristote.- *Physique*, Tome I, IV, texte établi et traduit par Henri Carteron, (Paris, Les Belles-Lettres, 1961).
- <sup>5</sup>- Le communautarisme désigne toute conception faisant prévaloir l'organisation de la société en communautés sur l'exigence d'assimilation des individus selon des règles et un modèle équivalents pour tous. Ainsi, le communautarisme réduit l'individu à son identité ethnique ou religieuse. D'un mot, le communautarisme enferme, divise, oppose, attise les conflits, mène au racisme et à l'exclusion.
- <sup>6</sup>- Il ne s'agit pas d'enseigner l'existence d'une multitude de cultures sans lien les unes avec les autres, mais de mettre l'accent sur la rencontre des cultures et leur caractère universel.
- <sup>7</sup>- Arendt (Hannah).- *Le système totalitaire*, Chapitre IV, trad. J.-L. Bourget, R. Davreu, (Paris, Seuil, 1972), p. Lévy – « *Pour être confirmé dans mon identité, je dépends entièrement des autres* ».
- <sup>8</sup>- Saint-Exupéry (Antoine De).- *Citadelle* (1948, posthume), *Œuvres*, (Paris, Gallimard, 1959).
- <sup>9</sup>- Diakitè (Sidiki).- *Technocratie et question africaine de développement*, (Abidjan, Strateca Diffusion, 1994), p. 116-117.
- <sup>10</sup>- Tocqueville (Alexis De).- *De la démocratie en Amérique*, Tome II, (Paris, GF, 1981), p. 125. – « L'individualisme est une expression récente qu'une idée nouvelle a fait naître. Nos pères ne connaissaient que l'égoïsme. L'égoïsme est un amour passionné et exagéré de soi-même, qui porte l'homme à ne rien rapporter qu'à lui seul et à se préférer à tout. L'individualisme est un sentiment réfléchi et paisible qui dispose chaque citoyen à s'isoler de la masse de ses semblables et à se retirer à l'écart avec sa famille et ses amis ; de telle sorte que, après s'être ainsi créé une petite société à son usage, il abandonne volontiers la grande société à elle-même. L'égoïsme naît d'un instinct aveugle ; l'individualisme procède d'un jugement erroné plutôt que d'un sentiment dépravé. Il prend sa source dans les défauts de l'esprit autant que dans les vices du cœur. L'égoïsme dessèche le germe de toutes les vertus, l'individualisme ne tarit d'abord que la source des vertus publiques ; mais, à la longue, il attaque et détruit toutes les autres et va enfin s'absorber dans l'égoïsme. L'égoïsme est un vice aussi ancien que le monde. Il n'appartient guère plus à une forme de société qu'à une autre. L'individualisme est d'origine démocratique, et il menace de se développer à mesure que les conditions s'égalisent. »
- <sup>11</sup>- Kaczynski (Theodore).- *La société industrielle et son avenir*, (Paris, Encyclopédie des nuisances, 1998).

des métiers. Toutefois, plus que des espaces et des édifices, la ville rassemble surtout des hommes de divers horizons et fait de leur variété féconde, de leur diversité et de l'influence réciproque que toutes les cultures exercent les unes sur les autres, un patrimoine commun.

En effet, étroitement liée à l'espace urbain, la ville décrit une situation de brassage de populations, de sorte que le phénomène de développement d'aires urbaines de plus en plus vastes se fait sur fond d'urbanisation générale des mœurs. Lieu d'échanges de toutes sortes, la ville jette des ponts entre communautés culturelles. Or, dès lors que les cultures différentes utilisent le pont, elles se rapprochent l'une de l'autre – elles tendent à l'intégration. La différence, dont l'existence était la condition pour jeter le pont, se dissout graduellement. A la vérité, il faut dire de la ville qu'elle est un carrefour, c'est-à-dire un lieu de croisement.

En effet, la ville est ce lieu de rencontre, de dialogue où une culture emprunte à une autre et où se construit, pour ainsi dire, une identité destinée à attester du dynamisme, de l'ouverture voire de la modernité d'un espace urbain donné. La culture, en ce sens, est comprise comme arrachement aux particularismes et aux horizons limités des traditions. Ainsi, dans son étude sur les langues dans les villes en Afrique, Louis Jean Calvet souligne la possible construction – lexicale et phonique – d'une langue à partir des langues en présence. De là, il conclut que la ville aspire du plurilinguisme et recherche du *monolinguisme*<sup>3</sup>.

Il est de doute, en effet, que la ville, en tant que lieu de gestion de la coexistence des langues, peut être un puissant facteur d'unification linguistique. La convergence des migrants vers la ville a sa contre partie linguistique en ce sens que la ville parvient à unifier des langues venant d'horizons divers et ne partageant pas toujours une même culture. De cette façon, le langage de la ville apparaît lui-même comme un mélange de chacune des langues, de chacune des cultures des peuples qui habitent la ville.

Cette construction identitaire qui s'opère – à cause ou grâce à la ville – s'étend à l'uniformisation des modes de vie et à

une homogénéisation des comportements des citoyens. L'« *urbanisation des mœurs* » qui se perçoit par le fait que chaque citoyen est contaminé par l'« *esprit de la ville* » au moyen des actualités et des feuilletons télévisés, de l'école, des systèmes de distribution, des migrations, etc. qui valorisent, d'une manière ou d'une autre, la modernité urbaine, justifie pleinement l'idée selon laquelle la ville est un carrefour où les cultures se rencontrent et entrent en dialogue.

En effet, les pratiques alimentaires, vestimentaires, langagières, sexuelles, culturelles, etc., vécues en ville sont dorénavant marquées du sceau de la rencontre, du dialogue des cultures qui ont su faire advenir une culture urbaine. Parce qu'elle est ouverte, fluide et étendue, sans limites et sans différences, la ville favorise le brassage des cultures qui donnent ce cachet si particulier à la créativité dans tous les domaines. Ainsi, la musique, le théâtre, le cinéma, la littérature, la danse, les arts plastiques, la cuisine, le langage, etc. ne relèvent plus d'une seule culture, mais sont chacun le signe manifeste que la rencontre, le dialogue, le brassage s'est opéré entre diverses cultures. C'est dire que la ville crée les conditions d'une construction identitaire à laquelle ses membres se reconnaissent désormais : on est abidjanais, parisien, newyorkais, pékinois...

La ville elle-même devient donc un symbole d'identification car, en vivant dans une ville, l'homme se laisse marquer d'une certaine empreinte. Aristote écrivait, à juste titre d'ailleurs, que le lieu est « *la première enveloppe immobile d'un corps mobile* »<sup>4</sup>. A la vérité, une part de l'identité sociale des personnes dépend de leur inscription dans un habitat, dans un lieu, dans une ville.

En jetant un pont entre des cultures différentes, la ville oppose à la réalité d'une société fondamentalement exclusive la vision d'une société fondamentalement inclusive. En effet, si de ce melting pot de cultures que l'on rencontre dans une ville, il est possible de parvenir à une identité urbaine spécifique à cette ville, cela traduit à la fois une vision de rupture et de métissage. Ceci pour dire que la recherche d'une référence exclusive à « *son* » identité culturelle d'origine prend toujours l'allure d'une résistance à l'universalité qui risque de condui-

technoscience qui tend à promouvoir l'avènement d'un homme isolé des autres, d'un solitaire, la ville doit privilégier au contraire l'ouverture, l'hybridation, la recherche de rapports incluant les contrastes.

Ainsi, plutôt qu'à des projets futuristes, c'est au rétablissement des liens et à l'art de vivre ensemble qu'il faut s'atteler de toute urgence, si l'on veut enrayer la ghettoïsation et l'exclusion génératrices de violence qui s'emparent de plus en plus de nos métropoles. Cela passe par l'apprentissage, surtout des plus jeunes, à la lecture de leur ville. Il s'agit de remettre au cœur de notre action l'esprit collectif, public et civique pour l'expression et l'épanouissement de l'individu.

C'est ce souci de faire comprendre que l'homme ne vit et ne s'épanouit que dans la ville qui a fait dire à Max Horkheimer que le penser (*das Denken*) est né dans la ville<sup>13</sup>. En effet, quand Horkheimer dit que la pensée est née dans la cité, il ne voit pas le décor urbain comme simplement le lieu d'où la philosophie tire ses origines. Pour lui, la philosophie est intimement liée à la politique, et au caractère urbain de la ville. L'acte de penser la ville devrait donc être précédé d'une anthropologie et d'une critique de la société contemporaine, au sens philosophique du terme.

Il faut donc ouvrir l'homme à l'Universel – non pas à cet universel abstrait qui se donne dans l'illusion d'appartenir à un monde auquel on a accès uniquement grâce aux moyens de la technique, où chacun reste chez soi, ou plutôt « en soi », enfermé dans les murs de « sa » culture et de sa maison – qui se construit progressivement, autour de liens sociaux, qui se tissent sur un territoire, au sein des communautés de voisinage, et contribuent à façonner une ville, lieu de désir de vivre ensemble. Il faut donc convenir qu'un autre monde est possible et il commence dans les villes.

à la nature humaine, laquelle est de vivre en collectivité et d'avoir des relations avec ses semblables.

En effet, hier le lieu constituait la première racine de l'homme. On était lié à sa terre de la naissance à la mort. La terre ne donnait pas seulement de quoi vivre, elle donnait aussi de quoi être, une identité. Malgré tout, l'urbanisation n'est pas tellement parvenue à renverser ce fait. Comme hier, l'homme a besoin, dans les cités urbaines d'aujourd'hui, de spatialité concrète et de présence véritable, autant dire de *lieu*.

C'est donc dire qu'au-delà de son acception courante – se loger, résider à telle adresse ou dans tel quartier –, le terme « *habiter* » renvoie au rapport que l'homme entretient avec les lieux de son existence. Ce mot « *habiter* », au sens particulier où Hölderlin l'entend, signifie « *établir des relations poétiques* »<sup>12</sup> avec soi-même, avec les autres, avec le monde. Ainsi, ce qui importe, c'est de rendre la ville à l'homme, de faire en sorte qu'elle constitue un véritable chez soi. Cela signifie faire de la ville un lieu humain, un lieu où elle retient l'homme proche de lui-même, et dans lequel ce dernier peut se retrouver en s'ouvrant à plus que lui-même.

Cette visée ne peut se faire sans que la ville ne témoigne aussi de ce qu'est l'homme, un être en quête d'un au-delà de lui-même. De cette façon, la rue et la place, ayant perdu leur rôle de lieux d'échanges qu'elles avaient grâce au commerce, retrouveront leur statut initial qui est d'être un lieu à habiter et non simplement à traverser parce que bordé de remparts, lieu sonorisé par la parole échangée davantage que par la musique de haut-parleurs. Il faut donc impérativement recréer la ville afin qu'elle soit effectivement ce lieu où peut se nouer une certaine convivialité, où le sens, la symbolique en particulier, puisse ouvrir l'homme sur plus que lui-même. D'un mot, il faut redonner à la ville et au citoyen leur dimension sociale.

Au risque de banaliser le lieu, de sacrifier le lien social, la place et la qualité de vie de ses habitants, la ville est appelée à jouer le rôle stratégique d'intégration de la diversité, de brassage des différences qui est la sienne. Lieu de dialogue entre les formes de cultures, symbole du brassage des peuples, des religions et des cultures, malgré l'avancée de la

re au *communautarisme*<sup>5</sup>. Une telle démarche vient poser des frontières dans les formes contemporaines d'interpénétration des cultures. Ainsi, l'identité culturelle devient une pancarte qui circonscrit le territoire de l'autre pour empêcher le risque de contamination des cultures.

Fort heureusement, malgré ou avec ses quartiers délimités par la présence de diverses ethnies, la ville préserve toute son hétérogénéité culturelle vivante. Il est hors de doute, en effet, qu'en deçà de telles tentatives, les signes culturels, les modes d'expression langagière manifestent eux-mêmes une certaine hospitalité, comme si le destin des cultures était justement de s'interpénétrer. De cette façon, avec l'apologie du multiculturalisme, le rôle des identités culturelles devient paradoxal. Celles-ci peuvent être à la fois niées, reconnues ou se perdre au gré d'une certaine hybridité.

Or, la condition multiculturelle bien comprise<sup>6</sup> prend un tout autre visage : celui d'une forme de vivre-ensemble où la différence culturelle et le conflit, loin d'être la cause de confrontations violentes viendraient alimenter une spirale vertueuse, fondée sur la liberté de se « *donner* » et de se reconnaître mutuellement. Ainsi, loin de vouloir promouvoir l'idée selon laquelle la rencontre des cultures aboutit nécessairement à leur confrontation, il s'agit pour nous de dénoncer les attitudes qui consistent à s'obstiner dans une réclusion identitaire nuisible au *vivre-ensemble*<sup>7</sup>. Ainsi, sans ôter à l'individu la conscience d'appartenir à sa propre communauté, la ville permet de dépasser cet état en construisant un autre sentiment d'appartenance plus universel.

De cette façon, il faut le dire clairement, perçue comme un impératif éthique, inséparable du respect et de la dignité humaine, la diversité culturelle est l'une des sources du développement, puisqu'elle consiste en la préservation et en la mise en valeur d'un patrimoine dans toutes ses composantes, comme le dit La *Déclaration Universelle de l'UNESCO sur la Diversité Culturelle* adoptée à Paris le 02 novembre 2001. C'est donc dire que la ville fonctionne à partir d'une reconnaissance culturelle des différents groupes, car la prise de conscience d'une communauté d'intérêts permet de maîtriser tensions, antagonismes et violences entre les communautés. Cependant, une telle multiplicité, un tel pluralisme ou une

telle diversité constituent une richesse et non un handicap : « *Si tu diffères de moi (...) loin de me léser tu m'enrichis* »<sup>8</sup>.

Si l'on parle désormais, à bon droit d'ailleurs, de villes multiculturelles pour désigner des villes se composant de groupes culturellement distincts, suite à l'intensité des flux migratoires, c'est bien parce que la ville est ce lieu de rencontre où, malgré leur diversité et leur particularité, il est possible de parvenir à l'universel qui fait la synthèse harmonieuse de ce qui, initialement, était épars. La ville est donc un instrument incontournable pour développer des politiques d'inclusion sociale.

Cependant, aujourd'hui, avec le développement prodigieux qu'ont connu la science et la technique, nous assistons de plus en plus à une uniformisation des cultures du fait de l'urbanisation. En effet, il se développe dans les villes une standardisation et un nivellement dans les désirs, les attitudes et les habitudes de consommation des citoyens. Ainsi, ce qu'on avait considéré jusqu'alors comme culture n'est pas, à proprement parler, anéanti mais chaque culture est rendue seulement obsolète. Elle subsiste en dessous de l'universel technique, sans avoir plus ni utilité ni sens. De cette façon, au lieu de tendre vers cette synthèse harmonieuse qui fait la beauté de la toile grâce à la diversité des couleurs, nous assistons plutôt à un appauvrissement de la culture.

La place de la technoscience dans notre société est tellement grande qu'elle en vient même à nous contrôler en nous détachant de plus en plus du monde qui nous entoure. C'est cette situation que décrit Sidiki Diakité en ces termes : « *Habitant solitaire des immenses agglomérats, vivant dans l'angoisse de sa solitude et sans réelle communication avec autrui, corrélativement le silence et la gêne du prochain poussent l'individu à se réfugier "dans la solitude des techniques" qui à leur tour l'enferment radicalement dans son isolement et le rassurent en même temps par toutes leurs mystifications* »<sup>9</sup>. C'est dire que pour le citoyen même, la ville demeure en grande partie invisible retiré qu'il est dans sa tour d'ivoire et entouré de tous ces appareils qui lui donnent l'illusion d'être ouvert au monde.

Outre la solitude dans laquelle s'enferment les téléspectateurs, à cause du caractère hypnotique de la télévision, de nombreux divertissements contemporains semblent générer des bulles au sein desquelles s'abolit la conscience de soi et celle d'autrui. Il n'est donc pas excessif de dire qu'aujourd'hui, dans nos métropoles, l'individu s'est construit un univers à sa mesure, sans ouverture sur le monde réel. Ainsi sommes-nous entré dans l'ère de l'individualisme qui, pour Alexis de Tocqueville, n'est pas assimilable immédiatement au simple égoïsme, mais consiste en une de ses modalités : c'est *l'égoïsme social*<sup>10</sup>.

De nos jours l'existence citadine est le fruit du jeu de ces deux phénomènes : individualisme et « *sécuritarisme* ». Leur association a contribué à faire de la ville contemporaine une salle des coffres, un agrégat de niches blindées où est cultivé l'autisme citadin. Nous sommes dans une culture sécuritaire où l'important est de se protéger de ce qui n'est pas notre monde. Il faut alors convenir avec Theodore Kaczynski lorsqu'elle écrit : « *Le progrès technologique dans son ensemble restreint continuellement notre liberté* »<sup>11</sup>.

D'un mot, il faut dire que les rapports spatiaux physiques entre les êtres – et les choses – se dissolvent au point d'enfermer chacun d'entre nous dans un espace virtuel dépourvu de l'Autre : le monde devient inhabitable. Et s'il est évident que la culture prédominante, dans nos villes, est soumise à la souveraineté de la technologie, il en découle aussi clairement que l'homme s'absente du lieu, il *dés-habite* le lieu et de cette manière déshabite une part de sa propre humanité.

Mais les villes ne devraient pas être seulement des faits objectifs, constitués d'un paysage, de structures urbaines et de caractéristiques de population au point de favoriser l'isolement du citoyen. La ville c'est aussi et surtout un espace vécu, senti, valorisé et perçu de façon différente par les individus à travers leurs représentations mentales et leurs impressions individuelles et collectives. Cette approche de la ville, en tant que champ perçu, fondé sur la psychologie et dans le cadre d'un courant de pensée phénoménologique, reconnaît la ville comme un milieu réel qui influence la vie de l'homme : la ville est la maison de l'homme. C'est le lieu qui correspond